

« Les muses orphelines »

Louise Vigeant

Numéro 49, 1988

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/266ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Vigeant, L. (1988). Compte rendu de [« Les muses orphelines »]. *Jeu*, (49), 197–199.

«les muses orphelines»

Texte de Michel Marc Bouchard. Mise en scène d'André Brassard; assistance à la mise en scène et régie: Roxanne Henry; décor et costumes: Mérédith Caron; éclairage: Yvon Baril; supervision musicale: Pierre Moreau; bande sonore: Patrice St-Pierre. Avec Anne Caron (Catherine), Roy Dupuis (Luc), Dominique Quesnel (Isabelle), Louise Saint-Pierre (Martine) et la mère, Jacqueline Tanguay. Coproduction du Théâtre d'Aujourd'hui et du Théâtre Français du Centre national des Arts, présentée au Théâtre d'Aujourd'hui du 7 septembre au 15 octobre 1988.

Les muses sont orphelines. De mère. Et pourtant les mots cherchent à dire. Quoi? L'indicible. L'incompréhensible. Une mère a abandonné ses enfants. Par amour pour un homme. Elle a choisi son plaisir, sa liberté: le devoir a cessé de peser lourd pour elle. Les muses sont toujours orphelines vingt ans plus tard. Comme si le temps s'était arrêté le jour où la mère est partie, comme si, depuis ce temps, seul ce geste nourrissait (?) les vies de ces enfants abandonnés.

Les muses sont orphelines pour Luc qui, depuis dix ans, n'a de cesse d'imaginer une vie à sa mère: partie avec un immigrant espagnol, elle est devenue belle et riche, propriétaire d'un domaine près de Barcelone! Ses mots inventent une réalité pour pallier l'ignorance dans laquelle il a été tenu de la vraie vie de sa mère, pour pallier le manque d'amour. Il écrit une «Correspondance d'une reine d'Espagne à son fils bien-aimé». Il ne supportera pas le choc de la désillusion quand il apprendra qu'elle a travaillé dans une manufacture à Québec!

Les mots jouent aussi un rôle important pour Isabelle, la plus jeune, quelque peu

demeurée. Elle aussi a son cahier; elle y note tous ces mots que les uns et les autres utilisent et qu'elle ne connaît pas, question de se donner du vocabulaire et, qui sait, de peut-être pouvoir un jour réussir à parler, à dire ce qu'elle a ressenti depuis le départ de cette mère qui l'a laissée, à l'âge de sept ans: abandon, solitude, culpabilité — la sienné et celle des autres lui ayant fait subir les conséquences de leur propre désarroi. Elle fait l'apprentissage des mots, et les mots vont l'instruire sur sa propre vie. Ces mots, elle le sent, sont des clés qui «ouvrent les portes». Si Luc se fabrique une mère mythique, tout entier tourné vers son passé, le rapport qu'entretient Isabelle avec les mots est tout autre. Elle les collectionne comme autant de moyens de s'approprier son passé, de le comprendre, mais elle les collectionne surtout pour envisager l'avenir. Car ces mots, «les beaux et les moins beaux», sont le seul espoir de proclamer sa liberté. «Émanciper» n'est-il pas pour elle un mot nouveau, dont elle cherche le sens, dans le dictionnaire comme dans sa vie?

Ce drame familial de Michel Marc Bouchard expose le poids du passé sur le présent, montre les mesquineries et l'hostilité réservées à ceux qui osent sortir du moule... et réussirait à culpabiliser n'importe quelle mère. (Quand donc la liberté des uns cessera-t-elle d'entraîner le malheur des autres?) Si on s'y laisse prendre, encore une fois, grâce entre autres à la cohérence de cet univers, on peut toutefois se demander quand on en finira avec ces funestes histoi-

res de famille où il n'y a de place que pour les névroses... devenues finalement fort classiques.

La mise en scène d'André Brassard — par un jeu stylisé bien contrôlé, des éléments sonores et visuels bien choisis et bien dosés, un espace scénographique parlant — a permis d'éviter que la pièce ne tombe dans le mélodramatique. Avouons qu'il y avait un risque, car la situation flirte avec le pathétique accrocheur: une mère tombe amoureuse de son pensionnaire immigrant espagnol, s'exhibe à son bras devant tout le village et abandonne ses enfants pour vivre son fol amour, après que son mari s'est enrôlé pour fuir ce déshonneur et sa honte (on est en 1945). À cette situation se greffe une galerie de personnages assez «chargés»: Luc, le fils homosexuel qui provoque le village en se promenant habillé des vieilles jupes de sa mère; Catherine, la soeur aînée, maîtresse-d'école-et-d'à-peu-près-

tous-les-hommes-du-village; Martine, l'autre soeur, lesbienne devenue soldate en Allemagne (son père n'est-il pas mort à Dieppe?), et Isabelle, la benjaminé préposée «à la barrière des Passes Dangereuses» dans un parc avoisinant. Et que dire de la fin, où Isabelle, presque miraculeusement, alors que tout le long le personnage est apparu plutôt naïf et incapable de comprendre tous les ressorts de la situation, s'avère être celle qui a manigancé cette rencontre entre les quatre enfants, ramenant Luc de Montréal et Martine d'Allemagne dans cette maison perdue au fond d'une savane, quelque part au lac Saint-Jean! Faisant croire à un appel de la mère annonçant sa visite, elle les tient en son pouvoir et, se substituant elle-même à la mère ingrate, elle leur apprend qu'elle quitte la maison à son tour, qu'elle s'affranchit d'eux, et, comble de surprise, qu'elle porte un enfant... qu'elle saura aimer, elle. Cette fin en a laissé plus d'un perplexes, car elle frôlait la leçon de morale. Mais peut-on

Dominique Quesnel,
«une révélation dans le
rôle difficile d'Isabelle»,
et Roy Dupuis, «fragile»
et efficace, dans *les*
Muses orphelines.
Photo: Anne de Guise.



se dire contre la vertu?

Dirigés par André Brassard, les quatre comédiens ont réussi à créer ces personnages qui auraient pu prêter flanc à la caricature. Dominique Quesnel, par exemple, est une révélation dans le rôle difficile d'Isabelle. Elle doit, à la fois, faire croire à une enfant quelque peu débile et à une jeune femme en pleine découverte de sa vie. Le jeu de Louise Saint-Pierre est très sûr; doté d'un sens de l'humour assez cynique, qui procure d'ailleurs de bons moments au spectateur, son personnage de Martine, la soldate lesbienne, est celui qui a su le mieux se trouver un équilibre personnel. On ne peut en dire autant des personnages de Catherine et de Luc. La première, l'aînée et la tutrice, interprétée par Anne Caron, doit se débrouiller avec son instinct maternel déplacé et ses frustrations; tandis que Luc, bien rendu par un Roy Dupuis fragile, s'enfoncé et se perd dans ses fantasmes.

André Brassard a fait jouer ces personnages dans une espèce de carré, non de sable, mais de haricots noirs et blancs (!), délimité par de larges bandes de bois noir où étaient dissimulés les accessoires. C'est donc aussi par leur démarche entravée que les personnages manifestent leur peine, se heurtent et tentent désespérément leurs rapprochements. L'image est claire et efficace. Ce trou noir dans lequel ils s'enfoncent illustre bien le guépier qu'est leur passé. Mais vient s'ajouter à cette image celle du coffret. En voyant ce décor, j'ai pensé au coffre de bijoux laqué noir de mon enfance, qui laissait voir, quand on l'ouvrait, outre ses coussinets moelleux, une danseuse tournoyant au son d'une petite mélodie. Ici, la danseuse est espagnole. Elle trône au milieu de la table noire (cachant un piano, d'où surgira la musique) comme au centre du coffret, au centre de l'univers de la mère amoureuse du bel Espagnol, et donc au centre de l'univers de ses enfants. Cette boîte à musique, à bijoux, à souvenirs, ce coffre, petit, donc à la fois sécurisant et étouffant, est le lieu parfait pour ce drame

où la famille, même sans la mère ou à cause de son absence, devient un centre d'attraction magnétique, une cellule vitale, un refuge en même temps qu'un piège asphyxiant.

La mise en scène de Brassard, fondée sur un jeu enferré qui permet distorsions et grossissements, particulièrement réussi dans ce décor-objet, donne du texte de Michel Marc Bouchard une lecture symbolique qui en amplifie la portée.

louise vigeant

«la goutte»

Texte et mise en scène de Joël da Silva. Musique: François Paré, assisté du groupe; décor: Martin Boisjoly; costumes: Monelle Péloquin et Mathilde da Silva; éclairage: Jacynthe Marceau. Avec Jean Régnier, François Paré, Denise Bellemare et Marie-Hélène da Silva. Production du Moulin à Musique présentée au Centre Calixa-Lavallée du 12 novembre au 10 décembre 1988.

quand les enfants rient

Les créateurs de spectacles pour enfants ont affaire à un public aussi intègre que démonstratif: à coups de rires francs ou de «chouou», avec une éloquente unanimité, il signifie son appréciation. C'est ainsi que l'on doit convenir de la réussite de *la Goutte*, une production du Moulin à Musique qui a conquis sans conteste ses petits juges.

Formé de musiciens-comédiens, le Moulin à Musique crée des spectacles qui stimulent chez les enfants le sens du rythme et de la musique, et qui les initient aux différents genres musicaux, tout en les amusant, bien évidemment. À cette intention, l'histoire de *la Goutte* est celle d'un compositeur à qui l'inspiration fait défaut, alors que la directrice autoritaire de la salle de concert attend sa symphonie pour le soir même. Tout au long du spectacle, le bruit d'une goutte (qui coule mystérieusement dans la maison du compositeur) vient comme un leitmotiv